

ALAIN RALLET : FAUT-IL PARLER DE FASCISME ?

Faut-il qualifier de fascisme la montée de l'extrême-droite en Europe, le trumpisme aux EU, le bolsonarisme au Brésil, la politique à la tronçonneuse de Mileil en Argentine et autres pratiques et discours inquiétants ?

Quel en est l'enjeu et quelles sont les conséquences politiques ?

FASCISTES ! FACHOS !

Voilà une interjection communément utilisée depuis la seconde guerre mondiale dans une période où le fascisme comme mouvement politique avait quasiment disparu.

Proférée à bon escient quand une milice patronale descendait un ouvrier sur un piquet de grève ou que des nervis agressaient des ouvriers immigrés sur un foyer. Utilisée comme une épithète incendiaire qualifiant des violences policières voire syndicales à l'encontre de militants maoïstes à la porte des usines (« sociaux-fascistes ! »). Employée dans les affrontements plus rares avec une extrême-droite alors très affaiblie en Europe. Étendue sans y réfléchir aux dictatures militaires dans le monde (Franco, Pinochet, Brésil...).

Fasciste était le nom donné à des pratiques réactionnaires brutales, sans trop s'occuper de sa justesse politique car il ne renvoyait pas à des organisations ou des formes d'État posant la question de sa relation à ce que lui avait donné naissance dans les années 1920 et 1930.

C'était une injure disqualifiante se suffisant à elle-même.

DES « FASCISTES » AU « FASCISME »

« **Fascisme** » est aujourd'hui devenu l'objet d'une interrogation sur la nature des profondes transformations politiques et géopolitiques actuelles.

Elle s'appuie sur un ensemble de signaux qui rappellent l'accession au pouvoir des régimes fasciste et nazi dans les années 1930.

- Une extrême-droite sortie de son trou, aux portes du pouvoir parlementaire (France...) voire déjà aux manettes (Italie, Argentine, Autriche, Pays Bas, EU, Hongrie...).
- L'émergence concomitante de dirigeants mégalomaniques (Trump, Mileil, Musk, Bolsonaro...) qui sont autant d'épouvantails dictatoriaux libérés des bonnes manières parlementaires et des conventions juridiques.
- Le retour à un nationalisme identitaire et à sa politique criminelle de stigmatisation.
- Une contre-offensive intellectuelle d'ampleur s'appuyant sur la pénétration des grands médias.
- Les déportations d'immigrants vers des pays tiers (au RU tentative avortée d'expulsions vers le Rwanda, aux Etats-Unis déportations effectives vers le Soudan du Sud et le Ghana).
- Des connexions en cours entre extrême-droite et milieux d'affaires ⁴⁷ rappelant leur alliance cruciale sous les régimes fasciste et nazi.
- *Last but not least*, le développement de manifestations néo-fascistes de rue un peu partout, violentes comme l'assaut du Capitole ou de la Place des Trois-Pouvoirs à Brasilia, ou qui ont pris un caractère de masse comme la manifestation géante à Londres du 14 septembre dernier. Tout cela étant traversé de pulsions guerrières.

⁴⁷ L'alliance entre les Gafam et Trump aux USA. Pour la France, voir l'enquête de Laurent Mauduit, *Collaborations*, La Découverte, 2025

D'où la prolifération actuelle de qualificatifs tournant autour de « fascisme » : *néo-fascisme* ⁴⁸, *post-fascisme* ⁴⁹, *techno-fascisme* ⁵⁰, *fascisme 2.0* ⁵¹

À noter qu'on est passé de « fascistes » à « fascisme » comme si l'affaire était devenue trop sérieuse pour qu'on se contente de vilipender des individus aux pratiques condamnées par l'histoire.

Que signifie cette résurgence du mot fascisme ? Est-elle légitime ? Est-elle pertinente ?

FASCISME D'HIER, FASCISME D'AUJOURD'HUI ?

Peut-on parler de « fascisme » et de « retour du fascisme » s'agissant des pratiques rappelées ci-dessus ?

Rappelons d'emblée que le fascisme fut au siècle dernier une réponse violente à la révolution d'Octobre et au spectre d'une révolution communiste emboîtant le pas aux bolcheviks russes, aussi bien dans sa composante italienne dès le début des années 1920 que dans sa variante nazie les années suivantes ⁵².

L'inexistence aujourd'hui d'un tel ressort subjectif disqualifie à l'avance toute tentative de ressusciter l'épouvantail fasciste tel qu'il s'est donné au siècle dernier pour qualifier l'actuelle montée de l'extrême droite. Mais alors quel contenu est aujourd'hui assigné à ce mot qui fait retour ? Comment caractériser ce qu'il désigne ? De quoi est-il la représentation ?

La méthode suivie par cet article pour répondre à ces questions est de partir des publications actuelles consacrées à ce qui est appelé « fascisme » et à la controverse auquel il donne lieu.

Une première réponse consiste à dire que tout dépend de la définition que l'on se donne du « fascisme ». Chacun y va de sa définition pour s'assurer de la cohérence de sa position.

Dans un petit livre ⁵³, Umberto Eco a répertorié 14 caractéristiques du fascisme : culte de la tradition, irrationalisme et culte de l'action, haine de la culture, racisme, frustration des classes moyennes, obsession des complots, mépris des faibles, projection dans une guerre permanente... L'existence plus ou moins étendue de ces caractéristiques fournit autant de variantes possibles du fascisme.

Mais cette approche purement descriptive débouche sur une aporie.

Comme le note Eco lui-même, « *le fascisme est devenu un terme s'adaptant à tout parce que même si l'on élimine d'un régime fasciste un ou plusieurs aspects, il sera toujours possible de le reconnaître comme fasciste. Enlevez-lui l'impérialisme et vous aurez Franco et Salazar ; enlevez le colonialisme et vous aurez le fascisme balkanique. Ajoutez au fascisme italien un anticapitalisme radical (qui ne fascina jamais Mussolini) et vous aurez Ezra Pound.* »

Le débat entre historiens est une approche plus intéressante car il a des enjeux politiques. Pour qualifier la période actuelle, les historiens se partagent entre ceux qui soutiennent la thèse de l'anachronisme et ceux qui appellent à la pertinence du concept de fascisme.

LE FASCISME COMME DENOMINATION ANACHRONIQUE ET PARESSE INTELLECTUELLE

Les historiens qui s'opposent aujourd'hui à l'emploi du mot « fascisme » le font au motif qu'il relève d'un

⁴⁸ Ugo Palheta, *La nouvelle internationale fasciste*, éditions Textuel, 2025.

⁴⁹ Enzo Traverso, *The New Faces of Fascism: Populism and the Far Right*, Verso Books, 2019

⁵⁰ Nastasia Hadjadj et Olivier Tesquet, *Apocalypse Nerds. Comment les technofascistes ont pris le pouvoir*, Divergences, 2025

⁵¹ AOC, *Fascisme 2.0*, été 2025

⁵² C'est pour conjurer la menace communiste que le fascisme put recevoir aussi facilement l'appui des propriétaires fonciers et des grands industriels

⁵³ Umberto Eco, *Reconnaître le fascisme*, Grasset, 2017

contexte historique précis très différent du nôtre.

Selon eux, le fascisme n'est pas une doctrine politique traversant les pays et les âges **mais un ensemble de pratiques** liées à la période chaotique de l'après-première guerre mondiale et enracinées dans des contextes nationaux ayant produit des variantes singulières (fascisme italien, nazisme allemand...).

C'est notamment la position adoptée par Robert Paxton en 2004 dans son ouvrage *The Anatomy of Fascism*⁵⁴ où, en examinant les mouvements fascistes en Europe dans les années 1920 et 1930, il soutient que le fascisme n'est pas une idéologie constituée en doctrine mais **un ensemble de sentiments, de pulsions et de pratiques violentes liés à une situation particulière** (les lendemains de la Première Guerre mondiale et la révolution d'Octobre) plongée dans des contextes nationaux différents.

Cette situation a en commun d'être marquée par le sentiment d'un déclin nationalo-communautaire vécu comme une menace existentielle que le fascisme relève par l'appel à un régime institutionnalisé de discrimination (raciale, religieuse...) permettant à la fraction élue du peuple de reconquérir une estime d'elle-même fondée sur l'oppression violente de ceux qui en sont exclus.

Cet appel aux « sentiments fascistes » ne peut devenir de « masse » que dans le cadre d'une faillite du système politique en place. Jamais, souligne Paxton, le fascisme n'est arrivé au pouvoir par un coup d'État mais en étant appelé par les gouvernants (par Hindenburg en Allemagne, par le roi Victor-Emmanuel III en Italie⁵⁵). La violence de rue des fascistes n'était pas dirigée contre le pouvoir en place mais contre les socialistes et les communistes qu'elle avait pour fonction d'éliminer de la scène politique.

Le fascisme prenait la place d'un vide. Un vide préparé par l'élimination sanglante des forces révolutionnaires d'abord et par l'auto-effondrement du pouvoir parlementaire ensuite.

La position qualifiant l'utilisation actuelle du mot fascisme comme étant celle d'une « analogie anachronique » a **deux points forts et un point faible**.

- **Premier point fort** : dénoncer la facilité, la paresse intellectuelle qui consiste à recouvrir d'une figure historique connue un phénomène surgi d'un contexte nouveau. Le mot « fascisme » a un tel pouvoir couvrant qu'il dispense de travailler à qualifier la singularité de ce qui se passe actuellement. Avec pour résultat de mal combattre un phénomène mal identifié.
- **Second point fort** : récuser la polarisation politique autour de la réactivation du couple fascistes/antifascistes. Réactivation qui sert soit à justifier le ralliement au parti démocrate aux États-Unis ou à la social-démocratie en Europe, soit, version ultra-gauche, à nourrir le combat de gladiateurs entre les antifas et les fachos.
- **Point faible** : puisque le fascisme est assigné à un ensemble de pratiques, qu'arrive-t-il si les pratiques actuelles commencent à ressembler furieusement à celles du fascisme d'hier ?

⁵⁴ Robert Paxton, *The Anatomy of Fascism*, A. Knopf, 2004 traduit en français sous le titre *Le fascisme en action*, Collection Points, 2007

⁵⁵ Il est difficile de qualifier de coup d'État la marche sur Rome d'octobre 1922 au terme de laquelle le pouvoir a été laissé à Mussolini. La marche était un coup de bluff qui n'a fonctionné qu'en raison de l'effondrement de l'État italien incapable de décider d'une riposte militaire. Comme le prédisait un général, « *au premier coup de feu le fascisme tout entier s'effondrera* ». Mais il n'y eut pas de coup de feu.

Dans son ouvrage très détaillé sur la genèse subjective du fascisme en Italie, Antonio Scurati (*M, L'enfant du siècle*, tome 1, Les Arènes, 2020, p 530), raconte ainsi la réunion préparatoire à la marche :

« *Le Duce prend la parole et explique à ses invités pourquoi il les a réunis. Il les a réunis parce qu'un État incapable de résister n'a pas le droit d'exister. S'il y avait un véritable gouvernement en Italie, les gardes royaux devraient franchir le seuil de la pièce et, à cet instant précis, mettre fin à la réunion, occuper les lieux et arrêter tout le monde. Or en Italie, l'État n'existe pas. Il faut absolument que les fascistes prennent le pouvoir* ».

ACTUALITE DU FASCISME

Toute différence contextuelle mise à part, les similitudes grandissent.

- Les pulsions racistes, nationalistes, identitaires se libèrent.
- L'anti-intellectualisme, le monde des vérités alternatives, la déraison prospèrent.
- Les politiques discriminatoires sont ouvertement revendiquées.
- Surtout la violence de rue réapparaît (assaut du Capitole à Washington, invasion de la place des Trois-Pouvoirs à Brasilia, assassinats politiques...) même si les cibles ne sont pas les mêmes qu'au siècle dernier et si son adossement de masse est encore limité.

Il n'y a pas de reproduction à l'identique car le contexte a changé. Mais les similitudes sont de plus en plus frappantes.

Au point que Paxton a modifié sa position après l'assaut du Capitole qui l'a beaucoup frappé. Peu après, lui qui assigne le fascisme à des pratiques surgies d'un « *mouvement d'en bas* » plus qu'à une doctrine manipulée par des chefs charismatiques, écrit que cet assaut « *lève mon objection à l'étiquette de fasciste... L'encouragement ouvert de Trump à la violence de masse pour renverser une élection franchit une ligne rouge... Cette étiquette semble désormais non seulement acceptable, mais nécessaire.* »⁵⁶

Mais pour que le fascisme devienne l'objet d'une actualité et traverse ainsi les époques, il faut, selon les défenseurs de cette thèse et contrairement à Paxton, le sortir d'une vision purement empirique (un ensemble de pratiques datées) en l'élevant à la dignité d'un « **concept** »⁵⁷.

Le « **concept** » de fascisme combine un élément économique, un élément politique et un élément idéologique, sans pouvoir être réduit à l'un ou l'autre.

- **L'élément économique** est une crise du capitalisme (aujourd'hui la crise de l'État-Providence poussée par le néolibéralisme) se traduisant par un déclassement des ouvriers, de couches de la petite bourgeoisie et même de la bourgeoisie.
- **L'élément politique** est l'effondrement concomitant du parlementarisme comme régulateur de la domination bourgeoise. C'est ce que Gramsci appelle la « crise d'autorité » ou « crise d'hégémonie »⁵⁸ qui intervient lorsque la classe dirigeante n'est plus en état d'assurer le consensus autour de sa domination, les masses s'étant détachées des partis et ne croyant plus à ce qu'elles croyaient auparavant. Il s'ouvre alors un gouffre propice au pur exercice de la force et où se précipitent les monstres⁵⁹.
- **L'élément idéologique** est largement repris de la droite réactionnaire du 19^{ème} : identitarisme, nationalisme, racisme, colonialisme, autoritarisme... Mais il ajoute en propre un élément millénariste : l'aspiration à un « ordre nouveau » présenté comme la porte de sortie explosive du désespoir.

La combinaison de ces éléments fonde l'existence d'une menace fasciste. Car tel est le ressort de la position soutenant une actualité du fascisme : **alerter sur son danger**. Ne pas passer à côté du fascisme comme le Komintern a pu le faire au début des années 1930 même s'il revêt aujourd'hui des oripeaux partiellement nouveaux.

⁵⁶ « I've Hesitated to Call Donald Trump a Fascist. Until Now », *Newsweek*, Jan 11, 2021

<https://www.newsweek.com/robert-paxton-trump-fascist-1560652>

⁵⁷ « Le retour du concept de fascisme » dans Ugo Palheta, *La possibilité du fascisme*, La Découverte, 2018

⁵⁸ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison. Anthologie*, Gallimard, Coll. Folio essais, ed 2021

⁵⁹ D'où la célèbre phrase de Gramsci : « *Le vieux Monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et dans le clair-obscur surgissent les monstres.* »

FASCISME ET ANTIFASCISME

La question devient alors : « **comment faire vivre un antifascisme de notre temps ?** » (U. Palheta p. 245).

Sitôt écartées les voies percées de « l'antifascisme républicain », de nature électorale (le NFP en France) qui est lui-même un facteur de décomposition amenant l'extrême-droite au pouvoir, Palheta cherche en vain les forces qui pourraient faire partie de son front unique.

Son propos est purement théorique. Au fond, toute son argumentation revient à dire que nous allons au-devant d'un désastre déjà en marche (la possibilité du fascisme), ce qui devrait inciter à l'action politique. Un espoir qui a l'énergie d'un désespoir latent.

Car **l'annonce d'un désastre enferme la mobilisation subjective attendue dans une pure négativité**. On ne peut s'opposer au fascisme qui est lui-même une négation du communisme en se définissant exclusivement comme antifasciste. C'est ce qu'a montré l'histoire de l'antifascisme qui s'annonçait comme un sursaut (le fameux « *No pasarán* ») et s'est accompli comme une défaite.

Le fascisme est toujours à l'aise dans l'annonce des désastres qu'il provoque. Afficher le désastre comme chiffon rouge peut rapidement se transformer en un chiffon noir. La pure négativité est un ressort trouble et vain de l'engagement.

SO WHAT ?

Je suivrai la position apparemment paradoxale de Paxton qui pense que **l'étiquette fasciste convient pour désigner des pratiques actuelles de l'extrême-droite mais qu'il ne faut pas l'utiliser politiquement**⁶⁰.

Contrairement à la position exposée ci-dessus qui soutient qu'il faut aujourd'hui parler de fascisme pour en fait mettre la politique sous le signe de l'appel à un « antifascisme ». Outre que le terme de fascisme est surutilisé pour son pouvoir toxique, Paxton pense « *qu'il chauffe les esprits plus qu'il ne les éclaire* ».

Un certain nombre de pratiques et de repères idéologiques actuels de la droite extrême européenne, de l'alt-right aux EU, des bolsonaristes au Brésil... justifie de les qualifier de « fascistes » ou de « néo-fascistes » car elles rappellent *formellement* celles des années 1920 et 1930 – *formellement*, car il manque aujourd'hui le ressort anticomuniste. Paxton en parle comme d'un « équivalent fonctionnel ». Ce sont formellement les mêmes agissant dans un contexte différent.

Mais l'usage du mot *fascisme* pour nommer la situation politique actuelle est-il pour autant justifié ?

LES MONDES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI N'ONT PAS LA MEME FIN

L'usage du mot fascisme fait écran à la caractérisation de la spécificité de la révolution conservatrice actuelle.

Comme je l'ai souligné dans l'article *Notes sur la fin d'un monde*⁶¹, la grande différence d'avec les années 20 et 30 du siècle dernier est que **la fin de ce monde ne se présente pas subjectivement dans l'annonce d'un « ordre nouveau » mais dans la clôture de son écroulement**. La brutalité des pratiques fascistes était portée par une subjectivité conquérante promise d'un monde nouveau. Ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Il est difficile de prendre les provocations journalières de Trump visant à créer d'incessants effets de sidération en vue de paralyser foules et adversaires pour l'annonce prophétique d'un ordre nouveau. En fait, il veut revenir au monde américain de la fin du XIX^e avec son oligarchie triomphante, son absence d'État-Providence, son racisme institutionnel et sa politique isolationniste. Toutes ses références sont là. Il n'invente rien et ne promet rien d'autre. **La rupture qu'il opère est régressive**. Et on

⁶⁰ « Is It Fascism? A Leading Historian Changes His Mind », *The New York Times Magazine*, 23/10/2024. Traduit en français dans *Courrier International* le 14 septembre 2025

⁶¹ Cf. le n° 5 de cette revue, pp 71-75 : <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/5-F-Rallet.pdf>

sait que ce n'est pas rien de prétendre pouvoir retourner en arrière.

Les pratiques fascistes d'hier et d'aujourd'hui ne résonnent donc pas subjectivement dans la même fin d'un monde. Hier il s'agissait de créer un ordre nouveau et de plonger la fin du monde dans l'affirmation d'une puissance transformatrice. Aujourd'hui la perspective proposée est de survivre dans un monde chaotique qui s'écroule.

Le séquençage politique du processus réactionnaire en est différent.

Dans les années 1920 et 1930, au lendemain chaotique de la Première Guerre mondiale, le fascisme devait, pour s'approcher du pouvoir, d'abord éliminer les forces communistes qui avaient un projet politique fort, une forte assise de masse et apparaissaient comme des concurrents.

Il le fit au moyen d'une brutalité sanglante. Cela lui permit ensuite de négocier son entrée dans un pouvoir parlementaire affaibli puis de monopoliser le pouvoir et de nouer une alliance avec les capitalistes industriels.

Dans la séquence actuelle, la réaction n'a pas besoin d'éliminer des forces communistes. Nulle nécessité d'une violence de masse.

Sa progression vers le pouvoir s'appuie **idéologiquement sur le nihilisme régnant** et l'infiltration des médias. Elle s'opère **politiquement sous le couvert parlementaire**. C'est quand elle perd le pouvoir qu'elle est amenée à la violence (assaut du Capitole aux EU et du Palais présidentiel au Brésil). Une fois au pouvoir, elle use classiquement de l'appareil d'État pour opérer purges et transformations. La violence n'est pas à exclure mais elle n'est pas nécessaire tant que ce processus ne rencontre pas d'opposition véritable.

Dans ce contexte, **l'antagonisme ne revêt pas la même coloration subjective qu'à l'époque du fascisme d'hier** où il prenait la forme d'un affrontement ouvert (« *le fascisme ne passera pas* »), matrice de l'antifascisme. Les pratiques actuelles présentant des similitudes fonctionnelles avec le fascisme d'hier apparaissent plutôt comme **les accélérateurs d'une glissade sans fin vers le néant politique**, d'un dévissage généralisé et résigné des points de référence ⁶².

Le nihilisme est un piège dont il est subjectivement plus difficile de sortir que du fascisme. **Il est en effet plus difficile d'échapper au nihilisme que d'être antifasciste.**

« LE FASCISME DE LA FIN DES TEMPS »

Dans un récent article, deux journalistes Naomi Klein et Astra Taylor maintiennent la catégorie de fascisme tout en faisant droit à la spécificité de la période actuelle, à savoir que « *les mouvements d'extrême droite contemporains n'ont aucune vision crédible d'un avenir prometteur* » ⁶³. Aucun âge d'or ne pointe à l'horizon.

Leur fascisme est celui d'un « *monde qui s'effondre sous son propre poids où une poignée d'élus survit puis prospère dans diverses arches et bunkers* ». Un « **fascisme de la fin des temps** ».

Il ne s'agit plus pour une élite bourgeoise d'aménager le monde pour le dominer mais de précipiter son effondrement qui est déjà en cours (virus meurtriers, crise climatique, divinité diabolique de l'IA, guerre nucléaire) et d'y survivre au moyen de communautés bunkerisées aux cercles plus ou moins larges.

Ainsi l'oligarchie tirée par les mégalomanes de la tech dont les profits passent par la destruction de la planète est passée sans transition d'une empathie marchande pour l'humanité au fantasme d'une sécession technologique (les machines plutôt que les humains) sur terre ou sur Mars. ⁶⁴.

Tandis que le survivalisme de la galaxie MAGA propose **une nation bunkerisée** impliquant l'élimination des ennemis étrangers et nationaux. La police de l'immigration qui procède à des rafles massives d'étrangers ou de supposés étrangers jusque sur leurs lieux de travail et leurs domiciles dans les villes

⁶² Je suis frappé par la conviction qui se répand de « *on va tous mourir* ».

⁶³ « The Rise of End Times Fascism », *The Guardian*, 13 avril 2025. Traduit en français dans la revue *Terrestres* <https://www.terrestres.org/2025/07/16/la-montee-du-fascisme-de-la-fin-des-temps/>

⁶⁴ Dans cette optique, à la différence d'un projet de domination impérialiste du monde, le pillage des ressources annoncé par Trump vise à assurer la survie de sa clique : « *quand Trump observe le monde avec convoitise, il entend accumuler des réserves en vue de l'effondrement de la civilisation* ».

américaines en est un exemple sordide.

Il y a fascisme parce que le message survivaliste, « *cette lubie idéologique* », « *descend directement de la première vague de l'eugénisme qui voyait une élite restreinte décider de quelles parties de l'humanité méritaient d'être réservées et lesquelles devaient être éliminées ou abandonnées* ».

Il partage avec le fascisme d'hier une pratique brutale de l'antagonisme fondée sur l'intimidation, l'effroi et l'élimination.

Cette thèse du fascisme de la fin des temps est fondée sur des caractéristiques tenant à la force du messianisme chrétien aux EU. On retrouve la même teinture évangélique au Brésil. Mais il n'est pas impossible d'en imaginer une version « laïque », plus européenne.

La brutalité subversive caractéristique des pratiques fascistes n'est plus corrélée à l'élimination préalable des forces communistes pour occuper un pouvoir défaillant sous la promesse de le régénérer par l'établissement d'un ordre nouveau. Elle est **l'instrument d'une logique survivaliste imposée à l'humanité par une extrême droite mise au pouvoir par l'auto-effondrement du monde parlementaire**.

La sécession des riches en Europe n'a pas encore pris ces formes car l'État-Providence n'a pas encore été totalement détruit. Mais les tensions chaotiques nées de la décomposition parlementaire en cours ne peuvent que les activer.

CONCLUSIONS

- **« Fascisme » est une mauvaise caractérisation de la période actuelle car elle ferme l'investigation sur sa nouveauté politique.** Les subjectivités qui sont l'âme de la politique ne sont pas les mêmes dans une logique d'affrontements politiques pour l'établissement d'un ordre nouveau et dans une perspective nihiliste d'effondrement. Les attentes sont distinctes, l'ennemi n'a pas le même visage, la perception des antagonismes est différente. Il faut laisser ouverte la caractérisation politique de la période.
- **Le débat actuel sur le fascisme tend à aligner la politique sur la force de l'ennemi.** Fascisme et antifascisme. La politique est polarisée par la réaction à la force réactionnaire. Il est important bien entendu de qualifier la situation créée par l'existence de cette force comme on a essayé de le faire dans cet article. Et de désigner le ou les ennemis.

Mais on ne peut enfermer une orientation politique émancipatrice dans la pure réaction à une force réactionnaire, surtout quand celle-ci ne propose aucun autre projet politique que le repli de l'oligarchie sur la gestion cynique de ses privilèges et le maintien dictatorial de l'ordre établi.

S'enfermer ainsi reviendrait à se faire aspirer par la puissante spirale dépressive du nihilisme. Comme on le voit aujourd'hui avec la capacité du trumpisme de phagocyter par ses incessantes divagations l'univers des imaginaires politiques pour rallier les uns et emprisonner les autres dans la déploration chagrine de leur sidération. Sortons de là ⁶⁵.

- **Sortir de ce marasme**, de cette emprise politique du nihilisme sur les esprits et les volontés, **implique de partir d'une force affirmative** qui repose en dernier ressort sur **la confiance en la capacité de l'humanité à affronter cette situation**. Comment ? En affirmant des possibilités qui transforment le cadre de référence des subjectivités. Cette confiance est l'effet de levier nécessaire pour s'extraire du nihilisme ambiant.

Qu'est-ce qu'affirmer des possibilités ? C'est tenir avec courage dans son travail, sa vie, ses relations, son activité scientifique ou artistique... des points tissant collectivement les réseaux subjectifs d'une politique d'émancipation fondée sur l'égalité et la justice. Les points tenus révèlent à ceux qui les portent leur propre force subjective, les constituent en sujets politiques d'une politique d'émancipation et qui, forts de cette position, considèrent d'un autre œil, un œil vaillant, la situation actuelle dont on sait qu'elle n'a rien de réjouissant.

⁶⁵ D'autant que l'appel au sursaut invoqué par l'antifascisme ne sait qu'opposer une misère politique au spectre fasciste qu'il dépeint avec force. Aussi l'antifascisme a-t-il tendance à nourrir la sourde intuition d'un combat héroïque perdu d'avance plutôt qu'à renforcer la confiance dans la capacité politique à l'affronter.

Il faut pour cela s'adosser à une orientation générale, une orientation communiste de type nouveau, fondée sur un principe d'égalité travaillant à établir dans des situations concrètes des points de justice populaire. Il faut des militants de cette orientation, il leur faut mener des enquêtes, il leur faut étudier, il leur faut s'organiser en cercles, les multiplier...

Il est clair que les forces sont encore minuscules et que les tâches sont immenses. Il existe aussi une probabilité non nulle qu'il ne soit plus temps d'éviter les catastrophes qui s'annoncent.

Ce qui importe est d'opérer une bascule subjective appuyée sur la confiance dans les ressources émancipatrices de l'humanité et d'y travailler là où on est. De là seulement pourront venir les éclaircies.

• • •